Sous le gui

Morelli

VISIT…

LANZAROTE Caliente.COM



SOUS LE GUI

ANGELA MORELLI





SOUS LE GUI

ANGELA MORELLI



ANGELA MORELLI

Sous le gui

Roman



Nicolas avait passé une soirée épouvantable.

Il avait plongé tête baissée dans le traquenard soigneusement élaboré par sa sœur aînée, qui lui avait fait miroiter un coq au vin et une soirée Trivial Pursuit avec ses neveux et nièces. Il avait accepté tout de suite : il n'était pas souvent disponible un samedi soir et il avait parfois du mal à caler ses horaires inhabituels avec ceux de sa famille, qui était, à son grand regret, fort réduite. Mais sa sœur, cette fourbe, avait soigneusement omis de lui dire que les enfants auraient déjà dîné et qu'elle avait aussi invité deux couples et une de ses copines célibataires, dans une tentative peu subtile de le caser enfin. La copine en question était une brindille d'une pâleur maladive, au brushing parfait et au jean ultra-skinny, qui avait passé la soirée à chipoter dans son assiette tout en essayant de le brancher sur la crise, le renouveau du cinéma libanais et les bonsaïs, qu'elle cultivait avec passion. La description des boutures avait d'ailleurs déclenché chez elle une animation aussi brève qu'incongrue. Nicolas, qui côtoyait suffisamment de femmes tirées à quatre épingles, au sourire artificiel, dans le cadre de son boulot, aurait été prêt à vendre un de ses reins pour être sauvé par les autres convives, mais ces derniers s'étaient hélas donné le mot pour comparer les maladies infantiles de leurs progénitures respectives. Entre une conversation sur les symptômes de la varicelle ou les manifestations de la gastro chez un nourrisson et la mort par platitude – sa voisine s'étant courageusement lancée sur le sujet du mariage homosexuel (était-ce une façon de vérifier qu'il était bien hétéro malgré sa coupe de cheveux parfaite et son pull en cachemire ?) – il avait choisi le coma éthylique en se rabattant sur le vin. Quand il avait enfin réussi à fuir l'appartement, après deux digestifs gentiment et lourdement servis par son compatissant beau-frère, il était dans un état un peu second.

Peu enchanté à la perspective de passer trois quarts d'heure dans le métro à une heure aussi tardive, il avait rapidement trouvé un taxi. Son chauffeur semblait souffrir d'une tare aussi étonnante que rare : apparemment, pas un feu rouge ne méritait qu'il s'y arrête. Nicolas, cramponné à la portière, la ceinture de sécurité soigneusement bouclée, se dit qu'il n'avait finalement pas assez bu pour endurer un pareil trajet.

– Vingt-deux minutes cinquante-six, annonça fièrement le chauffeur en

pilant brusquement devant le petit immeuble de la rue de Paradis.

– Excellent temps, le félicita Nicolas en inspirant profondément.

Il saisit son portefeuille d'une main un peu tremblante, lui tendit trente euros et se hâta de sortir du véhicule.

– Votre monnaie, monsieur ! le héla le chauffeur.

– Gardez-la, et offrez-vous un code de la route pour Noël ! rétorqua Nicolas en claquant la portière.

Il poussa la porte de son immeuble avec soulagement, ravi de constater qu'il n'était pas suffisamment ivre pour ne pas trouver la serrure, et découvrit un curieux tableau dans le hall d'entrée.

Une jeune femme pestait contre sa boîte aux lettres, dont elle agitait violemment la porte. La scène n'aurait pas été plus surprenante que ça si elle n'avait pas arboré un flamboyant pyjama écossais rouge et vert, par-dessus lequel elle portait une étrange veste à capuche coupée dans un tissu qui ressemblait à de la peluche rouge.

Nicolas jeta un coup d'œil à sa montre. 1 h 6 du matin.

Il était tenté de mettre cette hallucination manifeste sur le compte de l'alcool. Après tout, il avait ingurgité une bouteille et demie (voire trois quarts... non, soyons honnêtes, deux) de bourgueil et deux amaretto (amaretti ?). C'est alors que l'hallucination se mit à jurer d'une voix aussi mélodieuse qu'énervée.

– Putain de bordel de merde d'elfe !

Il laissa retomber la porte derrière lui. Au bruit que fit le pêne, la jeune femme se retourna.

Nicolas en eut le souffle coupé. Hallucination ou pas, l'apparition en pyjama était la plus jolie femme qu'il ait rencontrée depuis longtemps. De longs cheveux châtains encadraient un visage à l'ovale parfait dans lequel de grands yeux bleus brillaient comme des lacs sous la lune. Il décida que le brusque accès de chaleur et la soudaine propension à la poésie qui s'étaient emparés de lui étaient dus à sa surconsommation de vin.

– Ah, tiens, bonsoir ! dit l'hallucination. Je ne vous avais pas entendu entrer. Vous ne vous y connaîtriez pas en serrure par hasard ?

Pour des yeux aussi beaux, Nicolas aurait été prêt à avouer qu'il s'y connaissait en physique quantique et en élevage d'épagneuls pur-sang, mais un reste de sobriété, échappé d'on ne sait où, le retint à temps.

– Quel est votre problème ? demanda-t-il en espérant que l'abus d'alcool ne s'entendait pas dans sa voix.

– J'ai coincé la clé de la boîte aux lettres dans la serrure et je dois absolument récupérer ce qui est dedans.

– À 1 heure du matin ?

La jeune femme le regarda comme s'il était totalement idiot.

– Évidemment, à 1 heure du matin. Ce sont les derniers cadeaux de Noël pour mes fils. Je ne peux pas les remonter quand ils sont là et ce sont les

vacances.

Elle secoua de nouveau la porte métallique.

– C’est bien ma veine, poursuivit-elle en soupirant.

Ce soupir eut raison de Nicolas. Il n’avait jamais su résister à une demoiselle en détresse. Même si elle n’avait pas un goût très sûr en matière de pyjama.

– Laissez-moi regarder.

Il saisit la clé, légèrement tordue, coincée dans la serrure. D’une légère torsion, il la redressa puis tenta de la faire bouger. À sa deuxième tentative, elle céda et la porte s’ouvrit.

– Oh, merci, merci, merci ! s’exclama la jeune femme en battant des mains. Vous êtes mon sauveur !

Sa tête disparut au fond de l’immense boîte aux lettres.

– Je suis tellement soulagée, poursuivit-elle en se redressant, un énorme colis dans les bras. C’est un miracle que vous vous soyez trouvé ici à cette heure.

Elle repoussa la porte d’un coup d’épaule et tenta de la refermer, le colis en équilibre instable sur un seul bras.

– Laissez-moi faire, dit-il en tendant la main vers la porte, sur laquelle il remarqua alors un autocollant qui proclamait : « Il est interdit de laisser des hippopotames dans cette boîte aux lettres. »

– Merci, vous êtes décidément très gentil, poursuivit la jeune femme en pyjama, sans lui laisser le temps de lui demander quel était son problème avec la gent hippopotamique. Oh, mais je ne me suis pas présentée. Je suis votre voisine du dessous, Julie, et la présidente du conseil syndical. Enfin, le seul membre du conseil syndical, puisque nous sommes si peu de copropriétaires. Je voulais venir vous accueillir la semaine dernière, mais j’ai été débordée.

Nicolas, un peu étourdi par le flot de paroles et le débit rapide de la jeune femme, la suivit dans l’escalier.

– Comment savez-vous qui je suis ? parvint-il à articuler.

– Il n’y a que cinq appartements dans l’immeuble, répondit-elle en riant. Et l’un d’eux est inoccupé. Mme Durand occupe le premier gauche, poursuivit-elle en baissant un peu la voix et en désignant du doigt une porte marron, c’est une très vieille dame, très gentille et très sourde. Les Gautier sont dans l’appartement d’en face, c’est un jeune couple, elle est enceinte de huit mois et demi. Et voilà le mien, acheva-t-elle, parvenue sur le palier du deuxième étage, en s’arrêtant devant une porte rouge vif sur laquelle était fixée une énorme couronne de Noël. L’appartement en face du mien est vide, son propriétaire, M. Joguet, est violoniste, il passe son temps à l’étranger. Et le vôtre occupe tout le dernier étage, conclut-elle avec un sourire.

Nicolas avait choisi d’acheter un appartement dans cet immeuble en partie en raison de la taille fort modeste de la copropriété, mais c’était la première fois, depuis qu’il avait emménagé dix jours auparavant, qu’il prenait véritablement conscience de ce que signifiait n’avoir que quatre voisins dans

un immeuble parisien.

– Je suis ravie d'avoir fait votre connaissance, poursuivit Julie. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à venir sonner, je suis là pour ça. Je vous laisserai mon numéro de téléphone dans la boîte aux lettres, au cas où. Et merci encore pour le coup de main !

Ce ne fut que quand elle eut disparu derrière sa porte vermillon que Nicolas se rendit compte qu'il n'avait pas eu le temps d'en placer une. Tout en gravissant les marches qui menaient chez lui, il se demanda si toutes les apparitions en pyjama écossais étaient aussi bavardes et charmantes que celle-là.

* * *

Julie déposa le colis dans le placard de sa chambre en faisant le moins de bruit possible. Elle avait eu beaucoup de mal à dénicher les Playmobil vintage que voulait son fils, et elle avait craint que le colis n'arrive pas à temps pour Noël. Soulagée, elle regagna le salon et s'installa devant son ordinateur ; elle avait encore quelques pages à rédiger si elle voulait rendre son texte à temps. Il n'était pas question de gâcher les vacances des enfants et Noël avec le boulot, elle aimait trop cette fête pour ça. Mais ce soir, la vie mouvementée d'une fille de 20 ans qui n'avait pour seuls titres de gloire que la deuxième place d'un concours musical télévisé, des apparitions dans une énième série policière et un nom célèbre, l'intéressait encore moins que d'habitude, ce qui n'était pas peu dire. Julie était nègre par nécessité et facilité : rédiger les biographies de gens célèbres lui permettait de bien gagner sa vie et de travailler chez elle, ce qui facilitait sa vie de famille. Mais ce soir, les formules toutes faites et les phrases faciles ne lui venaient pas : quand elle eut récrit pour la troisième fois la même phrase, elle décida de laisser tomber. Ses neurones avaient manifestement décidé de fermer pour la nuit, à moins que ce ne soit la rencontre fortuite de son séduisant voisin qui les empêchât de fonctionner correctement. Julie était bien obligée d'admettre que le nouvel arrivant était fort agréable à regarder. Grand, large d'épaules (elle avait une théorie sur la largeur d'épaules, qu'elle ne dévoilait que quand elle avait un peu trop abusé du champagne), le cheveu court et brun, la trentaine avancée, les pattes-d'oie rieuses, un joli sourire et une belle voix un peu feutrée : il semblait tout droit sorti d'une comédie romantique américaine. Julie se demanda ce qu'il faisait dans la vie et comment il s'appelait : sa boîte aux lettres portait encore le nom de l'ancien propriétaire. En tant que membre du conseil syndical, il fallait d'ailleurs qu'elle y remédie. Elle allait devoir monter sonner pour le lui demander. Cette perspective la fit subitement rougir sans qu'elle sache pourquoi.

Elle soupira, éteignit son ordinateur et se pelotonna sur le canapé sans éteindre la lumière. Avec un peu de chance, elle parviendrait peut-être à

dormir quelques heures. Elle s'assoupit en contemplant l'ombre des arbres de la rue jouer sur les murs pâles du salon.

Elle fut réveillée par la voix de ses fils, qui jouaient tranquillement dans leur chambre. Elle jeta un coup d'œil à la pendule argentée qui trônait sur la cheminée. 7 heures. Elle avait nettement mieux dormi que d'habitude et s'en félicita. Elle se leva, plia le plaid en polaire rouge qui lui avait servi de couverture, tapota les coussins pour les remettre en ordre et se dirigea vers la salle de bains.

– Bonjour les pirates, dit-elle en passant la tête par l'entrebâillement de la porte de la chambre de ses fils.

– Bonjour maman ! répondirent-ils en chœur, en levant les yeux de leurs Lego Harry Potter.

– Bien dormi ?

– Oui, répondit Paul, son cadet, âgé de 7 ans. On peut avoir des œufs brouillés ?

– Et du bacon ? ajouta Lucas, de deux ans son aîné.

– Oui, répondit Julie, mais laissez-moi me doucher d'abord.

La jeune femme s'accorda le luxe d'une douche plus longue que d'habitude (après tout, on était dimanche), se sécha les cheveux, se maquilla légèrement et enfila un jean et un sweat-shirt aux couleurs de Gryffondor, cadeau d'anniversaire de ses fils, qui pensaient que le culte qu'ils vouaient à Harry Potter devait être partagé par le monde entier.

Elle gagna ensuite la cuisine immaculée et se mit à préparer le petit déjeuner avec entrain. Avec un sens parfait du timing, ses fils firent leur apparition quand elle posa leurs assiettes sur la petite table en bois clair. Ils mangèrent avec appétit tout en parlant de Noël et de ce qu'ils espéraient voir au pied du sapin. Julie les écoutait en souriant, tout en préparant la première cafetière de la journée. Elle éprouvait toujours un mélange de joie, de soulagement et de surprise quand elle les voyait aussi heureux et… normaux, après les épreuves qu'ils avaient traversées. Mais peut-être les enfants étaient-ils dotés d'une capacité de résilience et de résistance que les adultes avaient perdue ?

Elle en était là de ses réflexions quand la sonnette de la porte d'entrée retentit.

– J'y vais ! s'exclama Lucas, qui déguerpit avant que sa mère ait eu le temps de réagir.

– N'ouvre pas si c'est un inconnu, rappela Julie, qui s'essuya les mains sur un torchon tout en lui emboîtant le pas et en remontant le couloir.

– C'est un inconnu, annonça son fils, sur la pointe des pieds, l'œil vissé au judas.

Julie prit sa place : le nouveau voisin se tenait derrière la porte.

Elle ouvrit avant de se laisser le temps de rougir.

– Bonjour ! claironna-t-elle.

Le beau brun, qui portait un survêtement et un tee-shirt maculé de sueur, grimaça.

– Oh, pardon, s'excusa Julie un ton plus bas, je me suis laissé emporter par mon enthousiasme dominical. Vous n'avez pas l'air dans votre assiette.

– J'ai mal au crâne et j'ai découvert en rentrant de mon jogging que ma chaudière était en panne. Enthousiasme dominical ? reprit-il avec un demi-sourire. Qu'est-ce ?

– La joie d'avoir une journée particulière devant soi, pour traîner, lire, faire des cookies, regarder *Indiana Jones* ou écouter de la musique, la joie d'être dimanche, quoi. Mais vous disiez que votre chaudière était en panne ?

– Oui. Elle s'est éteinte et refuse de redémarrer. Je sais que je dois la faire changer, mais en attendant, j'ai besoin d'eau chaude. Je me demandais si vous n'aviez pas le numéro d'un chauffagiste.

– Bien sûr, répondit Julie en lui tournant le dos. Entrez, entrez, ajouta-t-elle en se dirigeant vers le salon. Je connais évidemment un chauffagiste, mais je ne sais pas s'il acceptera de se déplacer aujourd'hui.

Nicolas allait la suivre quand il remarqua la présence d'un enfant, qui ferma la porte derrière lui.

– Bonjour, je m'appelle Lucas, dit le gamin en lui tendant la main.

– Et moi Nicolas. Je suis le nouveau voisin.

– Et moi c'est Paul, intervint une petite voix flûtée.

Ne voulant pas être en reste, le petit dernier les avait rejoints dans le couloir.

– Je vois que vous avez fait la connaissance de mes fils, remarqua Julie en les rejoignant, un Post-it à la main. Voilà le numéro du chauffagiste qui gère les chaudières de tout le monde dans l'immeuble. Je peux l'appeler pour vous si vous voulez.

Nicolas se demanda si elle le croyait incapable de passer un coup de fil ou si elle aimait seulement rendre service.

– Je ne veux pas vous embêter, il…, commença-t-il.

– Maman s'occupe de tout dans l'immeuble, le coupa fièrement Paul. Elle règle tous les problèmes.

Voilà qui répondait à sa question.

– Je vais lui téléphoner, trancha Julie. Vous voulez un café ?

Elle lui tourna le dos et emprunta un couloir qui menait à la cuisine. Nicolas se demanda s'il lui arrivait d'attendre une réponse avant de se mettre en mouvement. Il lui emboîta le pas en jetant un coup d'œil curieux autour de lui : les murs étaient entièrement tapissés de rayonnages qui supportaient des centaines de livres. En dehors de chez lui, il n'en avait jamais vu autant. Il y avait essentiellement des poches, et pour autant qu'il pouvait en juger, ils étaient rangés par… couleurs. La porte de la cuisine s'ouvrait entre une étagère de tranches bleues et une étagère de tranches jaunes.

– Votre système de classement des livres est… intéressant, commenta-t-il, prudent.

– C'est une amie qui s'est dévouée pour moi, répondit-elle. Je n'aime pas classer les livres, je me contente de les poser les uns après les autres, et pour une raison qui m'échappe, elle trouvait ça incompréhensible. Mais je trouve que le résultat est sympa. Vous buvez du café ou vous préférez autre chose ?

– Un café, c'est parfait.

Il s'assit à la petite table en bois autour de laquelle étaient disposées quatre chaises dépareillées. La cuisine était charmante et chaleureuse. D'inspiration anglaise, elle aurait été parfaitement à sa place dans une maison de campagne un peu bohème : des meubles en bois clair, des bibelots, beaucoup de lumière.

Julie déposa devant lui un grand mug de café et deux cachets.

– De l'ibuprofène. Pour votre migraine.

– Merci.

Il la regarda décrocher un vieux combiné vissé au mur (une antiquité que l'on ne voyait plus que dans les vieilles séries américaines et qui était curieusement parfaitement à sa place dans cette pièce) en essayant de se rappeler la dernière fois où une femme s'était occupée de lui comme ça. En y réfléchissant bien, jamais. Elles attendaient toujours qu'il gère tout. Il ne savait pas encore s'il appréciait de se laisser diriger ainsi. C'était pour le moins déstabilisant.

– Gérard ? Julie Gayon à l'appareil. Comment allez-vous ?

Nicolas la regardait téléphoner tout en sirotant son excellent café. Elle était vraiment jolie, et la gueule de bois ne l'empêchait pas d'apprécier le spectacle qu'elle lui offrait. Son sweat-shirt était trop grand et d'une étrange couleur lie-de-vin, son jean semblait avoir passé trop de temps dans la machine à laver, elle portait des chaussons en peluche rouge (elle avait manifestement un goût bizarre pour cette matière) mais elle était pourtant diablement séduisante. À la lueur du jour, ses cheveux avaient une teinte chatoyante, plus blond vénitien que châtains, et ses yeux étaient vraiment très bleus. Il avait beaucoup de mal à détacher le regard de son visage mobile et expressif.

– Oui, sa chaudière refuse de redémarrer, poursuivit-elle, sans paraître remarquer l'attention qu'il lui portait. Non, non, je comprends. Demain ? Je ne sais pas, je vais lui demander. Vous êtes là demain ? s'enquit-elle en regardant Nicolas.

– Non, je travaille demain. Mais je peux vous laisser mes clés si vous êtes là.

– D'accord, acquiesça-t-elle. C'est bon pour demain, confirma-t-elle au téléphone. Dans la matinée ? Vous êtes un ange, Gérard. À demain. Et bon anniversaire à votre fille !

Elle raccrocha et se tourna vers lui.

– Il était en Normandie pour l'anniversaire de sa fille, expliqua-t-elle, sinon il serait passé aujourd'hui. C'est une perle. Vous pouvez prendre une

douche chez moi si vous voulez, proposa-t-elle en lui resservant un café sans lui demander son avis.

Nicolas envisagea de décliner : se doucher chez une femme qu'il ne connaissait que depuis quelques heures, et avec qui il n'avait pas couché, n'était pas dans ses habitudes. Mais il ne pouvait décemment pas rester dans son survêtement, sans compter qu'il avait sérieusement besoin de se rafraîchir les idées et de finir d'évacuer sa gueule de bois. Et puis, elle était vraiment très sympa de lui proposer ça, alors qu'elle ne le connaissait pas plus que ça : il avait l'impression qu'elle avait pour habitude de se plier spontanément en quatre pour rendre service à son prochain.

– Si vous êtes certaine que ça ne vous ennuie pas…, commença-t-il.

– Sûre et certaine.

– Merci, alors.

* * *

Julie se demandait ce qu'il lui avait pris de proposer l'usage de sa douche à Nicolas (Nicolas, quel joli prénom, elle avait eu le béguin pour un Nicolas quand elle était en CM2). Elle rangea les papiers entassés sur son tout petit bureau dans le salon pour la troisième fois, tout en écoutant le bruit de l'eau. Savoir qu'un homme ultra séduisant savonnait son corps nu à quelques mètres d'elle la mettait dans un drôle d'état. Il avait accepté son offre sans faire de manières, avait disparu cinq minutes dans son appartement pour aller chercher ses affaires, minutes qu'elle avait mises à profit pour passer un coup d'éponge dans sa douche, le deuxième de la matinée. Il s'était ensuite enfermé dans la pièce et elle entendait l'eau couler depuis exactement trois minutes quarante-deux. Quarante-trois. Quarante-quatre. Elle détourna les yeux de la pendule, et s'empêcha de rectifier la pile de papiers pour la quatrième fois.

Julie n'était ni prude ni coincée, mais il y avait bien longtemps qu'elle n'avait pas trouvé un homme séduisant. Elle ne voyait en général en eux rien d'autre que des êtres humains avec lesquels elle interagissait facilement mais sans arrière-pensée. La disparition de Gilles trois ans auparavant l'avait à la fois anéantie et anesthésiée, et elle s'était entièrement repliée sur ses enfants. Elle était tellement obnubilée par leur deuil qu'elle en avait oublié de faire le sien. Il avait fallu l'intervention de sa meilleure amie, Marine, pour qu'elle accepte enfin d'exprimer son chagrin dans le cadre d'une thérapie et qu'elle surmonte la perte de l'homme qui avait partagé sa vie pendant dix ans. La gêne et l'émoi qu'elle éprouvait face à son séduisant voisin étaient nouveaux pour elle, comme la résurgence de sentiments oubliés depuis longtemps. Ce n'était pas désagréable, mais très déstabilisant.

Il fallait absolument qu'elle s'occupe. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle : le salon était parfaitement rangé, comme d'habitude, et elle n'avait aucune paperasse en retard. Restait la cuisine. Des cookies, tiens, elle allait faire des cookies.

Elle était en train de mélanger le beurre ramolli avec les œufs tout en écoutant distraitement la radio (tout pour ne pas rester focalisée sur les bruits en provenance de la salle de bains) quand la voix de Nicolas la fit sursauter.

– Merci beaucoup, je me sens plus humain.

Julie se retourna et tenta de ne pas se laisser déconcentrer. Il avait troqué son survêtement et son tee-shirt contre un jean noir et un pull moulant, et elle se força à ne pas laisser trop longtemps son regard errer sur ses larges épaules, et à se concentrer sur son visage.

– Mais de rien, c'est normal de s'entraider entre voisins, répondit-elle en essayant d'avoir l'air détachée, ce que l'intensité du regard ambré de Nicolas rendait relativement difficile.

– Vous faites un gâteau ?

– Des cookies.

– Vous ne plaisantiez pas avec votre histoire d'enthousiasme dominical, je vois.

Son demi-sourire était une invitation au péché à lui tout seul.

– Le dimanche est une affaire sérieuse, répondit Julie, souriante, en retournant à son mélange, tout en espérant que la subite rougeur qu'elle sentait se répandre sur ses joues n'était qu'une conséquence d'un dérèglement subit du chauffage central.

– Je ne sais pas, il est rare que je ne travaille pas le dimanche.

– Ah bon ? Vous faites quoi dans la vie ? s'enquit la jeune femme.

Nicolas s'était appuyé contre le chambranle de la porte de la cuisine, et elle trouvait qu'il occupait l'espace de manière imposante, comme si sa présence rayonnait au-delà du simple espace occupé par son corps.

– Je suis pilote de ligne.

Julie suspendit sa spatule et lui fit face.

– Pilote de ligne ? Mais genre pour de vrai ?

Nicolas se mit à rire.

– Je ne sais pas comment je dois prendre cette remarque.

– Oh, pardon, bafouilla Julie, écarlate. Ce n'est pas ce que je voulais dire ! C'est juste que je n'ai jamais rencontré personne qui fasse ce métier, c'est un truc de cinéma, ça, comme Tom Cruise dans *Top Gun* ou…

Elle s'arrêta, gênée.

– Je vois, répondit Nicolas en riant de plus belle. Mais je suis pilote de ligne, pas de chasse. Et je suis bien réel.

Ça pour être réel, il était bien réel, songea Julie, les joues en feu.

– Et vous, vous faites quoi ? poursuivit-il sans paraître le moins du monde embarrassé par la remarque de la jeune femme.

– Je suis nègre.

– Vraiment ? Pour une maison d'édition en particulier ou en free lance ?

– En free lance, répondit Julie en revenant à la pâte à cookies délaissée. J'écris surtout des biographies mais je dois bien avouer que je ne suis pas très

regardante sur ce qu'on me propose, je prends quasiment tout.

– Vous n'avez pas envie d'écrire pour vous ?

Julie leva les yeux de son saladier, le visage soudain fermé.

– Si, bien sûr. J'avais des projets, mais la vie en a décidé autrement.

Nicolas la dévisagea en silence ; elle eut l'impression qu'il allait dire quelque chose mais le bip de son portable l'interrompit.

– Excusez-moi, dit-il en le sortant de la poche arrière de son jean noir. Ah, poursuivit-il après un coup d'œil sur l'écran, il va falloir que je remonte chez moi.

– Bien sûr, répondit Julie. Je vous raccompagne.

– Je vous laisserai le double de mes clés dans la boîte aux lettres pour le chauffagiste. Encore merci pour tout, vous avez sauvé mon dimanche matin.

Sur ce, il disparut sur un sourire.

* * *

Nicolas aurait bien passé toute la journée avec sa jolie voisine qui faisait un si bon café, mais il avait accepté l'éventualité de déjeuner avec un ami et ce dernier lui avait envoyé un texto pour confirmer. Tout en se dirigeant vers la borne Vélib' la plus proche, son moyen de transport préféré quand il ne pleuvait pas et qu'il était sobre, Nicolas ne put s'empêcher de songer à Julie. Il se demandait ce qui se cachait sous ses abords sympathiques et détendus. Quand il avait mentionné l'écriture, il avait cru discerner dans son regard quelque chose qui ressemblait fort à du chagrin. Et il lui avait été évidemment impossible de ne pas remarquer qu'il manquait un membre dans cette famille. Où était le mari ? En déplacement ? Ou Julie était-elle divorcée ? Veuve ? Tout en choisissant son vélo, Nicolas se surprit à espérer qu'il n'y avait pas d'homme dans sa vie. Voilà qui ne lui était jamais arrivé. Sa vie sentimentale avait été une succession de liaisons faciles : les femmes ne faisaient pas mystère de l'attraction qu'elles ressentaient pour lui. Mais il n'avait jamais éprouvé autre chose qu'une éphémère tendresse pour ces femmes qui s'étaient succédé, et dont les visages s'estompaient rapidement dans sa mémoire. Il se demandait toujours ce qui les attirait chez lui et si l'uniforme n'était pas la seule explication à ses conquêtes faciles : il voyait toujours s'allumer une lueur de désir dans les yeux des femmes quand elles découvraient quelle était sa profession. Julie était la première à manifester de l'incrédulité, et il avait trouvé son embarras et sa naïveté tout à fait charmants. Ça le changeait des Mélusine du dimanche qui ne pouvaient s'empêcher, en le regardant droit dans les yeux, de lui demander d'une voix qu'elles croyaient charmeuse, s'il emmenait souvent ses partenaires au septième ciel. Julie, en comparaison, était différente et rafraîchissante. C'est en pensant aux yeux lumineux de la jeune femme qu'il enfourcha son vélo et prit la direction de Châtelet.

* * *

Julie réussit l’exploit de ne pas trop penser à son voisin durant toute la journée. Elle termina ses cookies, prépara le repas, fit tourner une machine, repassa les vêtements qu’elle avait lavés dans la semaine, joua au Uno avec ses fils, passa comme tous les jours l’aspirateur dans tout l’appartement, puis descendit voir comment se portait Mme Durand, laissant Lucas et Paul devant *Star Wars* et une assiette de cookies. Elle vérifia que la vieille dame ne manquait de rien, lui promit de lui faire les courses pour remplacer son aide-ménagère qui était en vacances pour Noël et lui rappela qu’elle l’attendait pour dîner le soir du 24. Une fois remontée, elle se lança dans la préparation du repas du soir en écoutant la radio. Julie avait remarqué, il y avait bien longtemps, que sa vie était plus facile si elle était remplie et réglée, histoire de ne pas laisser la porte ouverte au chagrin et aux angoisses. Son surinvestissement dans la tenue de son foyer, l’éducation de ses fils et la vie de l’immeuble, lui avait permis au début de surmonter le sentiment de vide terrible qui s’était emparé d’elle à la mort de son mari. Ce qui semblait être une question de survie était rapidement devenu une habitude, quasiment une deuxième nature. Mais, si le temps avait fini par estomper le chagrin et la douleur de l’absence, les angoisses, elles, étaient restées bien vivaces. La vie sans Gilles lui semblait semée d’embûches, qu’elle désamorçait au fur et à mesure les unes après les autres, sans pouvoir se débarrasser du sentiment qu’une menace planait sur elle. La seule façon qu’elle avait trouvée afin de surmonter cette anxiété était de remplir sa vie de tâches diverses et variées, qu’elle accomplissait de manière plus ou moins automatique. Récemment, elle s’était surprise à rêver de briser le carcan qu’elle avait patiemment bâti et de laisser entrer de nouveau la spontanéité et l’imprévu dans sa vie. Mais cette perspective, bien qu’elle s’en défendît, la terrifiait autant qu’elle l’attirait.

Le lendemain matin, Julie se réveilla aux aurores. Elle contempla un moment l’obscurité qui filtrait par les rideaux du salon puis, sachant qu’elle avait perdu la bataille contre le sommeil des années auparavant, elle alluma la lampe posée sur la petite table en bout de canapé et attrapa son roman en cours. Mais ses pensées, malgré tout le talent de l’écrivain, ne parvenaient pas à se fixer sur l’histoire de cette petite ville anglaise de province remplie de mesquineries et d’intrigues, et elles dérivèrent bien malgré elle sur la journée qui l’attendait et sur la chaudière de son nouveau voisin. Julie rougit en songeant à lui. Elle se demanda à quoi pouvait bien ressembler son appartement : avait-il seulement eu le temps de défaire ses cartons ? Y trouverait-elle des traces de présence féminine ? Les anciens propriétaires lui avaient dit avoir vendu à un homme seul mais il y avait peut-être une femme dans sa vie. Non, pas « peut-être », corrigea-t-elle *in petto*, mais plutôt « certainement ». Un homme comme lui ne devait avoir que l’embarras du choix. Cette idée fit à la jeune femme l’effet d’une douche froide. Inutile de fantasmer sur un homme pareil et de laisser ses pensées s’emballer. Non

seulement elle n'avait pas besoin d'un homme dans sa vie, mais en plus il ne s'intéresserait jamais à une femme comme elle, si peu sophistiquée, une presque femme au foyer qui sortait peu et dont le monde se réduisait à quelques rues autour de son immeuble.

Délaissant le terrain miné sur lequel ses pensées la conduisaient, Julie décida de planifier plutôt sa journée : petit déjeuner des enfants, chaudière de Nicolas, élaboration du menu de Noël, courses, vérification des derniers cadeaux, sans oublier le ménage et la cuisine, pierres angulaires de ses occupations… Comme d'habitude, elle n'aurait pas le temps de s'ennuyer, et surtout de penser. Elle commença par se doucher et enfila un pull jacquard rouge et vert avec une guirlande de bonshommes de neige : chez Julie, l'esprit de Noël n'était pas un vain mot.

Elle était en train de petit-déjeuner avec ses fils, chez qui la surexcitation due à l'approche de Noël était à son comble, quand Gérard Bois, le chauffagiste, sonna à l'Interphone. Julie laissa donc Lucas et Paul terminer leurs tartines tout seuls, et descendit chercher les clés de Nicolas dans sa boîte aux lettres, où il les avait comme prévu déposées avec un petit mot : « Celle du bas coince un peu. Décidément, on ne peut pas faire confiance aux clés. Merci encore de vous occuper de ma chaudière. » Elle remonta au troisième en compagnie de Gérard. Julie ne savait pas vraiment à quoi elle s'attendait en pénétrant dans l'appartement de son voisin, mais ce qu'elle découvrit la surprit. Les murs de l'entrée et du couloir qui desservait le reste de l'appartement étaient couverts de livres. Gérard, qui connaissait les lieux pour s'être occupé de la chaudière du temps des précédents occupants, la précéda dans la cuisine. Elle s'attarda un peu pour lire les titres sur les couvertures : son voisin avait apparemment un goût prononcé pour la littérature anglo-saxonne et les ouvrages scientifiques. De plus, il parlait manifestement parfaitement l'anglais et le russe, de nombreux ouvrages étant dans ces deux langues. À part chez elle, Julie n'avait jamais vu autant de livres. Ne voulant pas avoir l'air trop curieuse, la jeune femme se hâta de rejoindre le chauffagiste, qui s'était déjà mis à l'ouvrage dans la cuisine. Les anciens propriétaires l'avaient fait refaire deux ans auparavant et Nicolas n'avait rien changé aux meubles. Il ne semblait pas non plus se l'être vraiment appropriée : rien ne traînait nulle part et il ne possédait même pas de machine à café.

– J'en ai pour un petit bout de temps, l'informa Gérard. Comme je le pensais, il faut changer une pièce. Vous pouvez rejoindre vos enfants, je claquerai la porte et passerai chez vous en partant.

– Parfait, répondit Julie.

Elle eut le temps de passer un coup d'éponge dans la salle de bains, l'aspirateur dans tout l'appartement et de commencer à préparer le déjeuner avant que Gérard ne redescende.

– J'ai fini, mais ça va pas durer éternellement cette affaire. Il faut lui dire

qu'il doit la changer rapidement ; je ne pourrai pas la rafistoler indéfiniment, elle est trop vieille. J'ai laissé la note et mes coordonnées sur la table de la cuisine.

– Merci, Gérard, vous êtes un amour. J'ai préparé une boîte de cookies pour Sylvie et vous, poursuivit-elle en lui tendant une jolie boîte en carton vert et rouge enrubannée. Joyeux Noël et encore merci pour être venu tout de suite.

– Joyeux Noël à vous, Julie. Allez, je vous fais une bise, pour la peine.

Julie le raccompagna à la porte, en se disant qu'elle avait bien de la chance d'être entourée de gens comme lui : à plus de 70 ans, il continuait à lui rendre service sans jamais rechigner.

Elle songea alors qu'elle devait monter chez Nicolas pour fermer la porte à clé. Même si l'immeuble était tout petit et les risques d'être cambriolé en pleine journée, plutôt réduits, ce n'était pas une raison pour laisser la porte ouverte. Elle prévint ses fils qu'elle montait deux minutes, et grimpa l'escalier quatre à quatre. Arrivée devant la porte, elle s'arrêta net. Y aurait-il grand mal à jeter un coup d'œil au reste de l'appartement ? Elle hésita un instant, mais la curiosité fut plus forte que la bienséance. Nicolas n'en saurait rien, et ce n'était pas non plus comme si elle comptait fouiller dans les tiroirs et les placards. Elle ouvrit la porte avant de se laisser le temps de changer d'avis.

Une fois entrée, elle se dirigea vers le salon : elle connaissait bien les lieux pour avoir plusieurs fois dîné chez les anciens propriétaires, un couple qui avait pris sa retraite dans le Sud-Ouest. Nicolas avait complètement réorganisé la pièce autour d'un énorme canapé en cuir marron et de deux fauteuils assortis. Comme dans le couloir, les murs étaient couverts de livres. Pas de décoration, pas de bibelots, pas de télévision. Était-ce par goût ou par manque de temps que Nicolas n'avait pas décoré la pièce ? Julie jeta un regard rapide dans la chambre à coucher, embarrassée comme une collégienne. Quelle idiote, se morigéna-t-elle. Si elle devait être gênée par quelque chose, c'était par sa façon de visiter les lieux sans y avoir été invitée, et pas parce qu'elle voulait voir à quoi ressemblait la chambre à coucher d'un séduisant célibataire. Là encore prédominaient des meubles aux couleurs sombres et neutres : pas de doute, on était bien dans l'appartement d'un homme. Et là encore, des rayonnages de livres tapissaient les murs. Julie regarda les couvertures : encore des romans américains, des ouvrages théoriques sur l'aviation, et, tiens, quelques romans érotiques. Julie rougit de plus belle et se hâta de regagner la porte d'entrée, qu'elle ferma soigneusement en partant, le cœur battant comme une enfant prise en faute.

Après le déjeuner, Julie jeta un coup d'œil par la fenêtre : le ciel bas et lourd, d'une blancheur laiteuse, pesait comme un couvercle sur les toits des immeubles parisiens. Il va neiger, songea la jeune femme. La dernière fois que Paris avait été enseveli sous la neige à Noël, c'était juste après la mort de Gilles. Elle sentit son cœur se serrer à cette évocation : elle avait fini par

comprendre, après des mois de thérapie, qu'elle ne se remettrait jamais tout à fait de la disparition de son époux. Elle avait juste appris à vivre avec l'absence.

– Paul ! Lucas ! Venez mettre vos chaussures, on va faire les courses !

Les deux garçons protestèrent un peu pour la forme. Ils auraient préféré rester à la maison et jouer à construire Poudlard avec leurs Lego, mais Julie les trouvait trop petits pour les laisser seuls plus de quelques minutes.

– Allez, les pirates, si vous êtes sages, on fera un tour chez le marchand de journaux, leur promit leur mère en nouant l'écharpe autour du cou de son cadet.

À cette proposition, ils cessèrent immédiatement de râler. Ces enfants sont quand même merveilleux, se dit Julie en fermant la porte derrière eux, il ne leur en faut pas beaucoup pour trouver que la vie est belle. Elle se demanda si elle avait perdu cette capacité de contentement en même temps que le sommeil : c'était une question qu'elle ne s'était pas posée depuis trois ans, engluée comme elle l'était dans la gestion au jour le jour d'un quotidien rassurant parce que sans surprise. Serait-elle de nouveau heureuse un jour ? Bien sûr, sa vie avec les enfants la rendait heureuse, mais pas de la même manière que lorsque Gilles était en vie. Et quand elle pensait au bonheur, elle ne pouvait pas empêcher le visage du nouveau voisin d'envahir ses pensées. Chassant ces idées perturbantes, elle remonta la rue de Paradis vers le Monoprix de la rue du Faubourg-Saint-Denis en tirant son chariot, les enfants devant elle, plongés dans une discussion animée sur les cartes Pokémon. Efficace comme à son habitude, elle fit rapidement les courses, laissa les garçons choisir une boîte de chocolats, récupéra au rayon boucherie la dinde commandée depuis des lustres, dénicha les yaourts préférés de Mme Durand, fit un stock de mousse au chocolat Michel et Augustin et s'acheta une paire de chaussettes avec des rennes, histoire de l'ajouter à sa collection de vêtements de Noël. En revenant, ils s'arrêtèrent comme promis chez le marchand de journaux où les garçons choisirent des revues pendant que leur mère feuilletait *Marie Claire idées* : elle se demandait si elle ne ferait pas bien de peupler ses longues insomnies avec des loisirs créatifs utiles, comme le tricot.

Ils passèrent, en rentrant, chez Mme Durand. Après lui avoir rempli le frigo, Julie vérifia qu'elle ne manquait de rien et changea les piles de la télécommande qui donnait des signes de fatigue. Ils remontèrent enfin tous trois chez eux, et les enfants disparurent aussitôt dans leur chambre pour se livrer à de mystérieuses activités à base de Scotch et de feutres. Julie était en train de déballer ses courses en écoutant une compilation de chants de Noël quand on sonna à la porte. Elle déposa deux boîtes de marrons entiers sur le plan de travail et gagna l'entrée où elle rangea machinalement les chaussures de Lucas, qui traînaient, dans le banc coffre prévu à cet effet.

Un coup d'œil par le judas révéla que Nicolas se tenait derrière la porte.

Julie inspira profondément et ouvrit la porte.

– Bonsoir, Julie.

Oh, par la barbe du grand troll…

Il était en uniforme !

Et Julie était en train de découvrir à ses dépens qu'on pouvait parfaitement hyperventiler à la simple vue d'un homme.

Elle combattit farouchement la soudaine faiblesse de ses genoux, qui semblaient tout à coup animés d'une vie propre. De toute façon, qui a vraiment besoin de ses genoux ? se demanda-t-elle en s'appuyant contre la porte.

– Bonsoir, Nicolas, parvint-elle à articuler.

Ah, tiens, sa langue fonctionnait encore, c'était toujours ça de gagné.

– Je voulais vous remercier pour la chaudière. Je vous ai rapporté quelque chose de Lisbonne, dit-il en lui tendant une bouteille de porto blanc.

Pendant une fraction de seconde, la jeune femme ne sut que dire. Elle s'occupait tout le temps des autres, mais la réciproque était plus rare, et hormis ses fils, personne ne lui faisait jamais de cadeau.

– Merci, répondit-elle d'une voix un peu étranglée. C'est vraiment très gentil de votre part. Entrez, entrez, poursuivit-elle en s'effaçant, heureuse de constater qu'elle avait retrouvé l'usage de ses jambes.

Elle se dirigea vers la cuisine, et Nicolas la suivit. La vue de son pull avec des bonshommes de neige le fit sourire : cette femme s'habillait vraiment comme un sac, ce qu'il trouvait étrangement touchant. Il se demanda à quoi elle ressemblait une fois débarrassée de ces vêtements sous lesquels elle se dissimulait : elle portait des pulls tellement informes qu'il en était réduit à des supputations sur la taille de ses seins. Que lui arrivait-il ? Lui qui n'avait toujours eu à son bras et dans son lit que des femmes qui avaient fait de leur corps leur meilleur atout, voilà qu'il se surprenait à fantasmer sur une femme qui prenait un malin plaisir à cacher le sien sous des vêtements ultra kitsch. Et il était bien obligé de s'avouer qu'il n'avait nulle envie de se ressaisir : sa jolie voisine lui plaisait terriblement.

– Asseyez-vous, dit-elle après avoir posé la bouteille de porto sur le plan de travail et en reprenant le rangement interrompu de ses courses. Vous voulez boire quelque chose ?

– Je veux bien un café s'il vous en reste. Je pense que c'est le meilleur que j'aie jamais bu de ma vie.

– Oh, c'est gentil, merci, répondit Julie en rougissant. Il en reste de midi, mais je peux en refaire du frais si vous voulez.

– Celui de midi sera parfait. Vous faites une dinde aux marrons pour Noël ? demanda-t-il en désignant les bocaux de marrons du menton.

– Oui, répondit Julie en remplissant un mug de café. Vous faites quoi pour le réveillon ?

– Rien de spécial. Je ne travaille pas demain, c'est déjà ça.

Julie déposa deux mugs fumants sur la table et s'assit. Elle le regarda d'un

air attristé.

– Vous voulez dire que vous allez passer Noël tout seul ?

Sans qu'il sût pourquoi, la pensée que ce qu'il faisait intéressait Julie, voire la préoccupait, lui fit étrangement plaisir.

– Bah, ce ne sera pas la première fois. En général, je m'arrange pour être à l'étranger le soir de Noël, mais cette année, j'avais envie de rester chez moi.

– Vous n'avez pas de famille ?

– J'ai une sœur. Elle est mariée, elle a quatre enfants, et sa famille et elle passent toujours Noël à la montagne. Ils sont partis ce matin.

– Et vos parents ?

– Ils sont morts il y a longtemps.

D'un geste inconscient, elle posa sa petite main sur la sienne.

– Oh, pardon, je suis désolée, je ne voulais pas…

– Ne vous inquiétez pas, c'est arrivé il y a tellement longtemps que les souvenirs que j'ai d'eux sont très flous. J'avais 4 ans, expliqua-t-il, étonnamment ému de sentir la chaleur de sa peau sur la sienne. Ils sont morts dans un accident de voiture, il pleuvait beaucoup, mon père a perdu le contrôle de la voiture. Ma sœur et moi avons été élevés par notre grand-mère. Elle est morte il y a dix ans.

Nicolas se rendit compte qu'il n'avait jamais raconté cette histoire à personne. Alors qu'il ne la connaissait que depuis quelques jours, il lui faisait confiance : il y avait quelque chose dans l'attitude et le regard de Julie qui attirait la confidence.

– Je suis vraiment navrée, reprit Julie en lui pressant doucement la main. C'est terrible de ne pas avoir de famille.

– Et vous, vous en avez ? demanda-t-il, histoire de percer enfin le mystère de l'absence d'homme dans cette maison.

– Je suis fille unique et mes parents vivent au Canada. On va les voir tous les étés. On passe toujours Noël tous les trois, enfin, tous les quatre avec Mme Durand. D'ailleurs, vous êtes cordialement invité aussi : je fais une bûche maison, ajouta-t-elle en souriant.

Le cœur de Nicolas se mit à battre un peu plus vite sous la chaleur de ce sourire.

– Je n'ai jamais pu résister à l'appel d'une bûche maison. Vous la faites à quoi ?

– Au praliné. Vous n'êtes pas allergique aux noisettes, j'espère ? s'inquiéta-t-elle soudain. Sinon, je peux en faire une deuxième, à ce que vous voulez. Ou un autre dessert. N'importe lequel. Je…

– Ne vous angoissez pas, la coupa Nicolas en riant, amusé de la voir se mettre dans un état pareil pour un dessert. J'adore le praliné.

– Ah, super. Et la dinde, vous aimez la dinde ?

– Oui. Vous allez découvrir que je suis le convive idéal : je mange tout ce qu'on me met dans l'assiette et je fais la vaisselle.

Plus elle le regardait, sanglé dans son uniforme, plus elle trouvait qu'il avait tout de l'homme idéal, oui.

– Ah, au fait, vos clés ! s'écria Julie en se levant, histoire de se donner une contenance.

– Merci encore pour ce matin, c'était vraiment gentil de prendre sur votre temps pour vous occuper de ma chaudière.

– Je n'ai rien fait à part ouvrir à Gérard, vous savez. Il m'a d'ailleurs chargée de vous dire qu'il faut vraiment penser à la changer.

– C'est prévu, j'attends juste que les fêtes soient passées.

Julie s'apprêtait à répondre, mais elle fut alors interrompue par Lucas, qui déboula dans la cuisine.

– Maman ! Ah, bonjour…, dit-il en remarquant la présence de Nicolas. Ouah ! Vous êtes un général ?

– Pas tout à fait, répondit ce dernier en riant. Je suis pilote de ligne, c'est l'uniforme de travail de ma compagnie.

– Mais il y a des galons dessus.

– C'est vrai. J'ai quatre galons, expliqua-t-il en les désignant d'un geste, parce que je suis commandant de bord.

– Vous conduisez des avions alors ? Comme si c'étaient des bus ? s'enquit Lucas, qui regardait Nicolas avec un intérêt avide.

– Oui, répondit Nicolas, amusé. Sauf que mon avion va plus vite qu'un bus. Là, tu vois, je rentre de Lisbonne, j'ai fait l'aller-retour dans la journée.

– Vous devez connaître plein de pays !

– Oui, j'en connais pas mal. Et toi, tu aimes voyager ?

– J'adore ça. On va voir papi et mamie tous les étés au Canada. Et avant que papa tombe malade, on choisissait un pays différent tous les ans pour les vacances de Pâques. Mon préféré ç'a été la Norvège. Il y a des fjords géniaux là-bas, mais maman n'a pas voulu se baigner, elle trouvait l'eau trop froide. Paul et moi on s'est baignés, ajouta-t-il, très fier. Et papa aussi, bien sûr.

À la mention de son père, son petit visage se rembrunit.

– Lucas, intervint gentiment sa mère, il est temps de prendre ta douche. Et je veux que votre chambre soit rangée avant le dîner.

– Oui, maman, obéit le gamin sans protester en quittant la cuisine.

– Voici vos clés, enchaîna Julie en tendant à Nicolas son trousseau. Et mon numéro de téléphone, au cas où vous auriez encore un souci de chaudière, ajouta-t-elle en lui tendant une carte de visite.

Nicolas était désolé de la tristesse qu'il lisait dans les yeux de la jeune femme. Il prit les clés et la carte en lui effleurant légèrement la main au passage. Il avait envie de la prendre dans ses bras et de la consoler, mais il avait peur qu'elle le repousse.

– Merci encore, dit-il en se dirigeant vers la porte d'entrée. Pour tout. À demain, ajouta-t-il.

Julie eut l'impression qu'il allait ajouter quelque chose, mais il se ravisa et tourna les talons.

* * *

Julie s'attela à la préparation du dîner dans un état second. C'était la première fois qu'un de ses fils parlait de son père à un étranger. Ils l'évoquaient entre eux, surtout au début, pour se remémorer les bons souvenirs ou pleurer ensemble le vide qu'il avait laissé derrière lui. Gilles avait été un père extraordinaire, toujours disponible, émerveillé de voir grandir ses deux fils si ardemment désirés, et Lucas et Paul l'adoraient. Sa longue maladie les avait ébranlés et sa mort les avait dévastés. On ne s'attend jamais à voir l'être qu'on aime disparaître pour toujours, même quand les médecins disent qu'ils ont tout tenté et qu'il n'y a plus d'espoir. Gilles était mort à l'hôpital fin novembre. Il faisait beau ce jour-là, malgré le froid sec, et Julie, qui passait ses journées au chevet de son mari, s'était naïvement prise à espérer que ce temps subitement clément était annonciateur d'un miracle. Gilles était méconnaissable, maigre et hâve, relié à diverses machines censées le soulager un peu. Il avait, depuis longtemps, perdu tous ses cheveux et il paraissait perdu dans ce lit d'hôpital, lui dont la présence rayonnante avait toujours semblé écraser celle des autres. C'est alors qu'il avait ouvert les yeux et qu'il avait regardé sa femme plus lucidement que lors des dernières semaines avant de dire, d'une voix étonnamment claire :

– Je vous aime, toi et les garçons. Je vous aimerai toujours.

– Moi aussi, je t'aime, avait répondu Julie en lui serrant la main, luttant pour refouler ses larmes.

Il avait rendu son dernier soupir quelques minutes plus tard.

Ce qui avait suivi n'était qu'un tourbillon d'images floues dans la mémoire de Julie. L'arrivée des infirmières, les paroles consolatrices d'usage, les formalités à accomplir… elle ne se souvenait pas de tout. En revanche, jamais elle n'oublierait le regard grave de Lucas quand elle l'avait récupéré, en larmes, à la sortie de l'école.

– Papa est mort, c'est ça ? avait-il demandé, avant de fondre en larmes à son tour.

– Oui, mon chéri. Il va falloir être très courageux.

– Je sais qu'il est au ciel et qu'il nous regarde, avait affirmé le garçonnet en levant le visage vers l'incroyable bleu de ce ciel de novembre.

Julie n'était pas croyante, mais elle n'avait pas eu le courage de refuser cette consolation à son fils.

– Oui, mon cœur, il nous regarde et il veille sur nous.

Et depuis trois ans, ses fils n'avaient jamais mentionné leur père en dehors de chez eux ou du cabinet de la psy. Il avait fallu la présence de ce nouveau voisin, qui, à sa manière, était lui aussi imposant, pour que Lucas en parle enfin, songea Julie. Ce n'est que lorsqu'une larme tomba dans la casserole de soupe de légumes qu'elle remuait qu'elle se rendit compte qu'elle pleurait.

* * *

Nicolas s'était préparé à manger en pilote automatique. Attraper un plat tout prêt dans le congélateur, ôter l'opercule, le mettre au micro-ondes, sortir une fourchette, chercher le Sopalin, se verser un verre de la bouteille de vin de chardonnay entamée depuis plusieurs jours, entendre le bip, sortir le plat sans se brûler, s'installer à la table de la cuisine… Ce n'est que lorsqu'il fut enfin assis devant une blanquette de veau qu'il ne se souvenait même pas avoir achetée qu'il se rendit compte qu'il avait passé tout ce temps à penser à sa jolie voisine. Julie était donc veuve. À la pensée de ce qu'elle avait dû traverser, seule avec deux enfants, sans famille sur place, son cœur se serra. Il avait eu très envie de la serrer contre lui et de faire de ses bras un rempart contre le reste du monde. S'il était tout à fait honnête avec lui-même, il était bien obligé de s'avouer qu'une autre partie de lui avait une furieuse envie de la déshabiller et de découvrir enfin la forme de ce corps qu'elle dissimulait. Il avala son mauvais dîner en quelques bouchées, jeta le plat vide, lava sa fourchette et se dirigea vers le salon, verre en main. Quand il était seul chez lui, il aimait passer la soirée en tête à tête avec un bouquin et c'était ce qu'il avait prévu. Sauf que les magouilles politiques d'un village anglais ne suffisaient pas à retenir son attention ce soir-là. Son esprit errait en permanence du côté de l'appartement du dessous, à l'affût du moindre bruit. Que pouvait-elle bien faire ce soir ? Un coup d'œil à sa montre lui apprit que les enfants devaient être couchés. Comment occupait-elle ses soirées ? Si elle lisait autant que les rayonnages de son couloir le laissaient supposer, il y avait de fortes chances pour qu'elle soit elle aussi plongée dans un bouquin. Peut-être travaillait-elle. Au bout d'une heure, Nicolas n'y tint plus. Il sortit la carte de visite de la jeune femme de sa poche : il pouvait toujours lui envoyer un texto. Elle n'était pas obligée d'y répondre tout de suite, et c'était moins inquisiteur qu'un coup de fil.

Il saisit son portable, sans se laisser le temps de réfléchir, et regarda l'heure. 22 h 25. Avec un peu de chance, elle ne dormait pas.

« Vous voulez un coup de main pour emballer les cadeaux ? »

La réponse ne se fit pas attendre.

« Les elfes du Père Noël s'en sont chargés depuis longtemps. Vous vous ennuyez ? »

« Je lis. Et vous ? »

« Je regarde *La vie est belle* sur Cinéstar. La version de Capra. »

« Oh, c'en est où ? »

« Venez voir par vous-même. »

* * *

Julie regarda l'écran de son portable, le cœur battant. Elle venait vraiment

d'inviter son séduisant voisin à regarder son film préféré avec elle ? Mais qu'est-ce qui lui avait pris ? Elle avait l'impression que ses doigts avaient tapé la réponse sans se concerter avec son cerveau. Elle se frappa le front de la paume de la main : non, mais quelle idiote. Il allait évidemment refuser et ce serait bien fait pour elle. Elle en était là de ses réflexions quand on frappa doucement à la porte. Le cœur battant, elle gagna l'entrée sans faire de bruit et jeta un coup d'œil par le judas.

– Est-ce que George a déjà attrapé la lune ? demanda Nicolas quand elle lui ouvrit la porte.

Il portait un jean et une chemise noirs, et il y avait dans ses yeux une lueur rieuse qui démentait le ton sérieux avec lequel il avait posé sa question.

– À l'instant, répondit Julie. Entrez.

Il la suivit, cette fois-ci dans le salon. Elle entra devant lui, et il s'arrêta sur le seuil de la pièce, stupéfait. La pièce entière était décorée pour Noël. Outre un immense sapin naturel, qui trônait dans un coin, entièrement illuminé, les meubles croulaient sous les guirlandes, les bougies, les lutins et autres Pères Noël. Toutes les bougies étaient allumées et il régnait dans la pièce une atmosphère étonnante, quasi irréelle.

– Asseyez-vous, lui dit Julie du canapé.

Voyant qu'il ne l'avait pas suivie, elle se tourna vers lui et suivit son regard, qui errait, incrédule, autour de lui.

– J'adore Noël, dit-elle d'un ton d'excuse, et je me laisse toujours un peu emporter.

– Pas du tout, rétorqua Nicolas en gagnant à son tour le canapé, on dirait juste une annexe de la fabrique du Père Noël.

– Je sais, c'est un peu *too much*, reprit Julie dont la légère rougeur était adorable à la lueur des bougies. Je pense que je surcompense un peu. À cause de ce qui est arrivé aux enfants, ajouta-t-elle, la gorge soudain nouée.

– Vous n'êtes pas obligée d'en parler, vous savez, répondit doucement Nicolas.

– C'est juste que c'est la première fois que Lucas parle de son père à quelqu'un d'autre que la psy ou moi, vous savez. Et ça a fait remonter tellement de choses…

– Je suis désolé, répondit Nicolas.

Il avait envie de la prendre dans ses bras, mais il avait peur de l'effaroucher. Il se contenta de lui prendre la main, qu'elle lui abandonna sans protester.

– Je… ça fait trois ans que Gilles nous a quittés. Un cancer. Il a été malade pendant longtemps.

Julie parlait sans le regarder, d'une voix hachée. Nicolas lui serra doucement la main sans rien dire. Il ne voulait pas forcer ses confidences mais il souhaitait qu'elle comprenne quand même qu'il l'écoutait attentivement.

– Je ne dors plus depuis qu'il est… qu'il a disparu. Je n'arrive même plus à me coucher dans mon lit. Je somnole sur le canapé du salon, la lumière

allumée. Je fais des cauchemars terribles, du coup j'ai peur de m'endormir. Et je… je ne sais même pas pourquoi je vous raconte ça, je…

Sans qu'elle sache comment, elle se retrouva dans les bras de Nicolas, pressée contre son torse dur. Il sentait bon, ses bras étaient puissants et formaient comme un rempart contre le chagrin qui menaçait de l'étouffer. Elle retint un sanglot.

– Chhhhhhhh, murmura Nicolas en lui caressant les cheveux.

Il résista à la tentation d'enfouir son visage dans les cheveux soyeux de la jeune femme, se contentant de la bercer doucement contre lui. Elle inspira profondément et recula un peu.

– Je suis désolée, murmura-t-elle en levant vers lui ses grands yeux d'un bleu liquide.

– Ne le soyez pas, murmura-t-il à son tour.

Il mourait d'envie de l'embrasser, mais il ne voulait pas profiter de sa vulnérabilité. Cette femme était trop précieuse pour qu'il la perde par un excès de précipitation.

– On a abandonné le pauvre George, dit-elle avec un regard vers l'écran, où la foule des habitants de Bedford Falls affluait pour fêter Noël avec la famille retrouvée de Jimmy Stewart.

– Il s'en remettra, déclara Nicolas avec un sourire. Ce n'est pas comme s'il n'avait pas surmonté pire épreuve. Vous, en revanche, vous avez vraiment besoin que l'on s'occupe de vous.

Il vit passer dans ses yeux un sentiment qu'il ne sut déchiffrer. Inquiétude ? Curiosité ? Surprise ? Désir ?

– Vous ne le savez pas encore, mais j'ai des doigts en or, poursuivit-il en souriant. Vos angoisses vous empêchent de dormir. Je peux y remédier.

– Comment ?

– Ôtez votre pull et allongez-vous sur le ventre.

Elle le regarda un instant sans répondre, puis, à sa grande surprise, s'exécuta sans protester. Sous son pull jacquard trop grand, elle portait un débardeur noir bordé de dentelle dont la féminité formait un contraste saisissant avec le pull qui le recouvrait. Elle s'allongea tout de suite, mais pas assez rapidement pour qu'il n'ait pas un aperçu de la rondeur de sa poitrine. Il déglutit en inspirant profondément.

– Je vais vous dénouer le dos, annonça-t-il en se frottant les mains l'une sur l'autre, histoire de les réchauffer.

– D'accord, acquiesça Julie.

Elle avait enfoui son visage dans l'un des coussins du canapé, et il ne voyait plus que son profil. Il commença par les épaules, travaillant les muscles un par un : elle était tellement nouée que son dos en était rigide, comme si le poids des angoisses et des tensions s'était accumulé à cet endroit pour ne plus en partir. Au fur et à mesure qu'il dénouait les points de tension, il la sentit se détendre. Il fit courir ses mains sur tout son dos, en se retenant pour ne pas

regarder ses fesses, moulées dans son jean, et que le pull, trop long, avait jusqu'à présent cachées à sa vue. À un moment donné, elle soupira et il sentit tout son corps se relâcher sous ses doigts experts. Il sut alors qu'elle s'était profondément endormie.

* * *

Quand Julie ouvrit les yeux, il faisait grand jour. Elle se redressa, incrédule, et regarda la pendule argentée. Huit heures et demie. Elle avait dormi presque neuf heures, ce qui ne lui était pas arrivé depuis des années. Et, pour la première fois depuis une éternité, elle se sentait vraiment reposée. Qu'avait bien pu lui faire Nicolas ? En parlant de lui, elle découvrit, posé sur la table basse, un petit mot de sa main :

« J'espère que vous êtes bien reposée. À ce soir. Je vous embrasse. N. »

La télé était éteinte, et son plaid en polaire rouge était étendu sur elle. À la pensée que cet homme avait été si prévenant avec elle, Julie se sentit envahie par un sentiment étrange. Elle avait fait son deuil de Gilles ; elle savait qu'aucune baguette magique ne lui rendrait son rire sonore et sa présence rassurante, et la tristesse qu'elle éprouvait quand elle pensait à lui était de celles qui ne s'estompent jamais. Nicolas était le premier homme qu'elle remarquait depuis trois ans. Mais elle avait beau le trouver attirant, une partie d'elle renâclait : sa raison lui disait que coucher avec un autre homme que Gilles n'était pas le tromper, mais son cœur lui en voulait de s'intéresser à un autre. Elle se sentait coupable.

Elle effaça ces sentiments contradictoires sous une douche brûlante, et décida qu'il lui fallait remercier Nicolas pour lui avoir offert, pour la première fois en trois ans, une véritable nuit de sommeil. Quand ses fils eurent pris leur petit déjeuner, elle les entraîna dehors pour une dernière course de Noël.

* * *

Elle était en train de travailler la pâte de la bûche de Noël quand on sonna à la porte.

– Lucas ? Paul ? L'un de vous veut bien aller voir ? demanda Julie.

– C'est le général ! brailla Paul de l'autre bout de l'appartement.

– Repos ! claironna une voix masculine, aisément reconnaissable, en provenance du couloir.

– À vos ordres ! cria Lucas.

Julie sourit malgré elle.

– C'est Nicolas ! trompetta Lucas en précédant ce dernier dans la cuisine, et il a plein de cadeaux dans les bras !

– Le Père Noël m'a demandé de lui rendre service, déclara Nicolas en entrant à son tour dans la cuisine. Il a trop d'enfants à visiter cette année, et

puis il se fait vieux.

Julie se retourna, la spatule à la main. Nicolas était effectivement chargé de paquets, et elle remarqua qu'il ne s'était pas rasé, ce qui le rajeunissait étrangement.

– Vous pouvez les mettre directement sous le sapin, dit-elle.

– Vos désirs sont des ordres, la taquina-t-il, mais ses yeux couleur de whisky ambré lui disaient qu'il ne plaisantait pas.

Julie détourna le regard, gênée.

– Ceci reste à la cuisine, dit-il en sortant deux bouteilles de champagne rosé du sac en toile qu'il portait à l'épaule.

– Oh, merci beaucoup ! J'adore le champagne rosé ! s'exclama Julie en lui prenant les bouteilles des mains.

Elle était en train d'enfourner la pâte quand Nicolas revint dans la cuisine.

– Je sais que je suis en avance, mais je ne pouvais décemment pas vous laisser préparer toute seule un repas de Noël pour cinq personnes, annonça-t-il. Dites-moi ce que je dois faire.

Il se dirigea vers l'évier, où il se lava les mains. Il faisait ça avec naturel, comme si ce n'était pas la première fois qu'il se préparait à cuisiner à ses côtés.

– Je vous préviens tout de suite, je suis un piètre cuisinier. En revanche, je suis une excellente petite main. Vous avez quelque chose à laver ou à couper ?

Il avait l'air tellement enthousiaste que Julie ne put s'empêcher de rire.

– Tenez, il faut émincer les échalotes et laver les cèpes, dit-elle en lui tendant les ingrédients. Les couteaux de cuisine sont dans ce tiroir, ajouta-t-elle avec un geste de la main.

Nicolas s'empara d'un couteau et se mit à la tâche. Ils travaillèrent quelques minutes dans un silence agréable, que Julie finit par se décider à rompre :

– Merci d'être venu, hier soir.

Nicolas lui jeta un coup d'œil à la dérobée, et fit mine d'être absorbé par le découpage des champignons.

– Ce fut un plaisir. Vous avez bien dormi ?

– Comme un bébé, avoua-t-elle. Vous avez vraiment des mains en or.

Et encore, ce n'est qu'un bref aperçu de l'étendue de mes talents, songea Nicolas.

– Il faut sortir les marrons du frigo, dit Julie, concentrée sur sa crème au beurre. Ça vous dit d'ouvrir une bouteille, histoire de boire un verre de vin en cuisinant ?

– Avec plaisir.

– Placard du bas, deuxième porte, prenez celle que vous voulez. Le tire-bouchon est dans le pot avec les spatules.

Nicolas s'exécuta. Il était en train de déboucher une bouteille de côtes-du-rhône quand le téléphone sonna.

– Allô ?

Julie avait coincé le récepteur entre son oreille et son épaule.

– Ah, bonsoir Christophe !

En entendant ce prénom masculin, le sang de Nicolas ne fit qu'un tour.

– Oui… oui… ah bon ? Oh, la pauvre… Mais bien sûr, bien sûr ! Avec plaisir ! Oui, vers 20 heures. Parfait ! À tout à l'heure !

Elle raccrocha et se tourna vers Nicolas, qui versait du vin dans les deux verres à pied dénichés en cherchant dans les placards du haut.

– C'était Christophe Gautier, notre voisin du premier. Ils devaient aller passer Noël en famille mais sa femme est trop fatiguée pour faire la route. Il voulait savoir si mon invitation tenait toujours. Nous ne serons pas cinq mais sept finalement ! Oh, merci, dit-elle en prenant le verre de vin que lui tendait Nicolas.

Ce dernier, qui caressait le secret espoir de passer la fin de la soirée en tête à tête avec Julie, était un peu déçu que d'autres convives s'immiscent dans la soirée, mais il n'en laissa rien paraître.

– Sa femme est enceinte, c'est ça ?

– Oui, elle est presque à terme. J'espère qu'elle n'accouchera pas ce soir, c'est toujours le bazar dans les hôpitaux les soirs de fête. Allez, ne faiblissons pas, il reste beaucoup à faire.

L'après-midi passa à toute allure. Julie découvrit qu'en plus d'être séduisant, sympathique et serviable, son voisin était doté d'un solide sens de l'humour et d'un calme à toute épreuve. Entre son caractère facile et le vin, elle se détendit rapidement et la cuisine se mit à résonner de leurs rires. Elle commença à dresser la table vers 19 heures, et quand les Gautier sonnèrent à 20 heures tapantes, tout était fin prêt. Julie avait même eu le temps de se changer : elle avait troqué son éternel pull informe et ses chaussons rouges contre une robe noire moulante et des chaussures à talons. Quand Nicolas l'avait vue entrer dans la cuisine, son cœur avait raté quelques battements. Elle était mince mais tout en courbes, belle et sexy, et il mourait d'envie de le lui prouver.

– Je vais descendre chercher Mme Durand, dit Julie, une fois Christophe et Hélène installés dans le salon un verre à la main, avec les garçons qui avaient droit, fête oblige, à un verre de Champomy.

– Non, j'y vais moi, annonça Nicolas, vous avez assez à faire ici.

– Euh… d'accord, si vous voulez.

Elle passa à la cuisine vérifier la cuisson de la dinde, puis regagna le salon. Depuis que Nicolas était entré dans sa vie trois jours plus tôt, il avait réparé sa clé de boîte aux lettres, lui avait permis de faire sa première vraie nuit depuis trois ans et avait passé l'après-midi à cuisiner avec elle. Ça faisait bien longtemps que quelqu'un ne s'était pas occupé ainsi d'elle. Et elle devait bien admettre qu'une fois surmonté l'embarras initial, c'était plutôt agréable.

Elle avait à peine eu le temps de s'asseoir quand Nicolas remonta avec Mme Durand, qui avait sorti sa plus belle robe pour l'occasion. Julie ne savait

pas ce qu'ils s'étaient raconté durant le court trajet mais Mme Durand souriait de toutes ses dents en buvant les paroles de Nicolas. Ce dernier prit la bouteille de champagne des mains de Julie.

– Asseyez-vous, je m'occupe du service.

La soirée fut une réussite. Le menu concocté par Julie plut à tout le monde, et, l'alcool aidant, le volume sonore des conversations monta. Quand arriva le moment d'ouvrir les cadeaux, tout le monde était fort gai. Les garçons se ruèrent au pied du sapin et déballèrent les leurs avec force cris de joie et soupirs de ravissement. Julie les regardait faire, ravie de voir leur bonheur. L'apogée du déballage fut sans conteste le cadeau de Nicolas, qui leur avait déniché à tous deux la baguette magique d'Harry Potter.

– Comment avez-vous su ? demanda Julie, étrangement émue de voir qu'il avait remarqué la passion de ses deux fils pour le petit sorcier à lunettes.

– Secret-défense, murmura-t-il en lui lançant un regard qui la fit frémir tout entière et momentanément oublier les cadeaux de ses enfants.

Une fois les enfants occupés à monter leurs jouets, les adultes échangèrent des cadeaux de manière un peu moins démonstrative. Julie, toujours organisée, avait sorti de son placard aux merveilles des présents achetés en avance au cas où une occasion se présenterait, ce qui lui avait permis de ne pas être prise au dépourvu par la venue des Gautier. Nicolas songea que cette jeune femme avait décidément une façon bien à elle de montrer qu'elle pensait aux gens qui l'entouraient : ses attentions n'étaient jamais prises en défaut. Et le cadeau qu'elle avait choisi pour lui le fit beaucoup rire : un pull en cachemire, qui ressemblait beaucoup à ceux qu'il avait l'habitude de porter, si ce n'est qu'il était… rouge.

– J'ai pensé qu'il fallait mettre un peu de couleur dans votre garde-robe, expliqua-t-elle. Vous trouvez ça trop rouge ? s'enquit-elle, inquiète.

– Pas du tout. Je trouve ça parfait.

Et pour lui montrer qu'il le pensait vraiment, il ôta le sien et l'enfila.

– Alors ? demanda-t-il, en tournant lentement sur lui-même.

– Vous êtes beau ! s'exclama-t-elle. Enfin, je veux dire, bafouilla-t-elle en rougissant, il vous va très bien.

– Merci, murmura-t-il, et sans crier gare, il se rapprocha d'elle et déposa un baiser sur sa joue. Vous aussi vous êtes belle, chuchota-t-il dans le creux de son oreille.

Julie rougit de plus belle. Elle regarda autour d'elle pour voir si ses voisins avaient suivi leur échange, mais ils étaient tous trop occupés à se pencher sur Hélène, qui se tenait le ventre en grimaçant.

– Hélène ?

Julie s'était elle aussi approchée d'elle.

– Tu as des contractions ?

– Oui, répondit la jeune femme. Elles ont commencé quand les enfants ont déballé leurs cadeaux et elles sont de plus en plus rapprochées. Et je… je crois

que je viens de perdre les eaux.

– Christophe, il faut l'amener à l'hôpital, dit Julie. Vous aviez prévu quoi comme moyen de transport ?

– Mon père, euh non, mon frère, euh, je ne sais plus, répondit le jeune homme, qui regardait sa femme comme s'il avait subitement perdu l'usage de la raison.

– Hélène, qui devait t'emmener à l'hôpital ?

– Mon cousin, celui qui est chauffeur de taxi, répondit-elle en gémissant.

– Ah oui, c'est ça, Mathieu ! s'exclama Christophe.

– Appelle-le tout de suite, ordonna Julie.

Le jeune homme s'exécuta, les mains tremblantes.

– Il sera là dans dix minutes, annonça-t-il en raccrochant.

– Il faut que tu ailles chercher la valise, reprit Julie.

– Oui, oui, tu as raison, oui.

Il avait atteint la porte d'entrée quand il fit soudain demi-tour.

– Chérie, où est la valise ?

– Dans l'entrée. Ah, les hommes, soupira Hélène quand il eut le dos tourné. Ils perdent tous leurs moyens dès que la situation les dépasse.

Julie songea que ce ne devait pas être le cas de Nicolas : avec un job comme le sien, s'il perdait son sang-froid, c'était une centaine de personnes qui en pâtissaient. Il était d'ailleurs très calme et avait pris la main délaissée d'Hélène, qui semblait la broyer sans qu'il sourcille.

Lucas et Paul, attirés par le remue-ménage, avaient momentanément abandonné leurs jeux et s'étaient rapprochés à leur tour.

– Tu vas avoir ton bébé ? demanda le plus jeune avec intérêt.

– Oui, répondit Julie à sa place. Et pour vous il va être temps d'aller vous coucher, il se fait tard. Rangez vos jouets dans votre chambre, d'accord ?

Les deux enfants acquiescèrent et croisèrent Christophe dans l'entrée.

– Mathieu est déjà là, annonça-t-il, il faut descendre.

Tout le monde se mit en mouvement en même temps, et, pendant un instant, la plus grande confusion régna dans le salon de Julie. Nicolas aida Hélène à enfiler son manteau et il descendit les deux étages avec le jeune couple. Mme Durand en profita pour les suivre : elle n'avait pas vu autant d'animation depuis des années et s'en délectait. Julie, après avoir fait promettre à Christophe de la tenir au courant par texto, commença à débarrasser la table.

Elle était en train de mettre les verres dans le lave-vaisselle après avoir dit aux garçons de se laver les dents quand on frappa à la porte.

– Ils sont partis, annonça Nicolas, et Mme Durand est rentrée chez elle. Elle m'a offert un dernier verre mais j'ai décliné : j'ai bien peur qu'elle ait des vues sur ma personne, ajouta-t-il en souriant.

Julie éclata de rire.

– Vous pourriez trouver un plus mauvais parti, vous savez. Elle est très gentille, et très forte en mots croisés.

– Je connais une autre femme, très gentille et très forte en bûche de Noël, qui me plaît beaucoup plus, murmura-t-il.

Julie se rendit soudain compte qu'il était tout près d'elle. Elle percevait la chaleur qui émanait de lui, et elle se sentit rougir sous l'intensité de son regard. Mais cette fois-ci, elle ne recula pas. Elle avait décidé qu'il était temps d'accepter de se remettre à vivre enfin, sans culpabilité et sans remords. Elle le regarda bien en face.

– Je me demande de qui vous pouvez bien parler, le taquina-t-elle en esquissant un sourire.

– De ma jolie voisine.

Il avait comblé les quelques centimètres qui les séparaient et son regard errait sur son visage, comme s'il y cherchait l'autorisation de faire le premier pas. Elle entrouvrit les lèvres et tourna son visage vers lui. Il se pencha et leurs lèvres s'effleurèrent. Julie se raidit involontairement et il recula un peu.

– Je…, commença-t-elle.

– Chuuut, murmura-t-il. Arrêtez de penser.

Il effleura de nouveau ses lèvres, et cette fois-ci elle se laissa faire. Ce fut un baiser très doux, très tendre, qui ne lui demandait rien mais lui promettait tout, un baiser qui réveilla en elle des sensations oubliées depuis longtemps. Quand Nicolas passa une main légère sur sa joue, elle découvrit qu'elle pleurait.

– Venez, je vais vous aider à ranger, dit-il en la prenant par la main.

Ce n'est que lorsqu'ils eurent quitté l'entrée que Julie découvrit qu'ils s'étaient embrassés sous le gui.

* * *

Une fois les enfants couchés et la cuisine remise en ordre, Julie et Nicolas regagnèrent le salon et la jeune femme sortit une bouteille d'amaretto de son bar à alcools.

– Vous allez refuser de nouveau un dernier verre ? le taquina-t-elle.

Elle se rendit soudain compte de ce que sa proposition sous-entendait, et rougit.

– Certainement pas. J'estime l'avoir mérité, étant donné que je n'ai cassé aucune assiette en chargeant le lave-vaisselle.

Julie ouvrit la bouteille et fut interrompue par le bip de son téléphone portable, posé près de la télé.

– Hélène a accouché, annonça-t-elle en regardant l'heure à sa pendule. Une enfant de Noël, c'est un beau présage.

– Comment l'ont-ils appelée ?

– Juliette.

– Juliette ? C'est un bel hommage.

– À qui ? Une adolescente à fleur de peau qui s'est suicidée dans un

moment d’égarement ?

– Non, répondit Nicolas en souriant. À vous. À toi.

– Comment ça, à moi ? demanda Julie sans paraître remarquer qu’il l’avait tutoyée.

Elle s’était assise à ses côtés sur le canapé et lui tendit un verre dans lequel elle avait versé une dose généreuse de liquide ambré.

Nicolas la dévisagea un instant avant de répondre :

– Il faut que je te dise quelque chose, Julie. Je n’ai jamais rencontré une femme comme toi. Tu es généreuse, attentionnée, drôle, vive, toujours gaie, tu répands le bonheur autour de toi sans même t’en rendre compte, tu fais en sorte que tous les gens qui croisent ta route se sentent uniques, parce que tu t’intéresses vraiment à eux. Ne pleure pas, poursuivit-il en se rapprochant.

Il prit sa petite main dans la sienne et, de l’autre, essuya d’un geste tendre la larme qui avait coulé sur la joue de la jeune femme.

– Et en plus, tu es belle, tu es la seule femme que j’aie jamais rencontrée qui réussisse à être sexy en portant des pulls avec des Pères Noël. Depuis que je t’ai rencontrée, je pense à toi tout le temps.

– Je…, commença-t-elle.

– Tu n’es pas obligée de répondre, la coupa-t-il. J’ai tout le temps du monde.

Julie regarda cet homme séduisant et sincère qui était entré dans sa vie par surprise, comme un cadeau de Noël. Après tout, n’était-ce pas ce qu’elle attendait, de la surprise, de l’imprévu, de la spontanéité ?

– Je veux vivre, s’entendit-elle répondre.

Et cette fois-ci, ce fut elle qui l’embrassa.

* * *

Quand Julie ouvrit les yeux, le jour ne s’était pas encore levé. Elle était recroquevillée sur le canapé, seule. Un petit paquet rouge était posé sur la table basse, surmonté d’un petit mot :

« Il restait un paquet solitaire sous le sapin. Il porte ton nom. Je t’embrasse. »

Julie repoussa le plaid en polaire rouge et saisit le paquet en souriant. C’est vrai que dans la précipitation de la veille, elle n’avait pas ouvert le cadeau de Nicolas, et puis après elle avait eu d’autres chats à fouetter. Au souvenir des lèvres chaudes et des mains expérimentées de son voisin, son sourire s’élargit. Elle avait l’impression d’être de nouveau une adolescente qui découvrait les émois du cœur et de la chair. Elle lissa sa robe froissée et ouvrit le paquet. Ce dernier contenait une statuette, la reproduction de l’hippopotame de Pompon. Elle la caressa, incrédule. Il avait fait attention à l’autocollant qu’elle avait posé sur la boîte aux lettres des années auparavant, à la demande de Lucas, à qui elle avait lu une histoire d’hippopotame coincé dans une boîte

aux lettres. Les talents d'observation de cet homme ne cessaient de la surprendre, et de l'émouvoir.

Elle fut alors interrompue dans ses pensées par un léger coup frappé à la porte.

Nicolas se tenait derrière elle, en blouson, les cheveux humides et un énorme paquet de viennoiseries à la main.

– Bonjour.

Sa voix provoqua chez Julie un mélange de joie, d'anticipation et de désir.

– Je ne voulais pas que les garçons me trouvent sur le canapé, expliqua-t-il avant de déposer un baiser sur ses lèvres. Et je me suis dit que des croissants au petit déjeuner, ce serait mieux qu'un reste de dinde.

– Qu'est-ce que tu es traditionaliste, répondit Julie en souriant. Moi, j'aime bien la dinde réchauffée. Il pleut dehors ? demanda-t-elle en le débarrassant de son blouson humide.

– Il fait mieux que ça, répondit-il. Va voir à la fenêtre.

Julie se dirigea vers le salon, où elle fut rejointe par deux boulets de canon qui déboulèrent de leur chambre en pyjama.

– Maman ! Maman ! Il neige !

Julie ouvrit les rideaux : la rue de Paradis disparaissait sous une épaisse couche de neige qui recouvrait tout d'un tapis d'une blancheur immaculée. Et des flocons tombaient encore du ciel, en une ronde drue et ininterrompue.

– Maman ! On pourra aller faire une bataille de boules de neige ? demanda Paul, le nez collé à la fenêtre.

– Oui, répondit Julie qui ne pouvait détacher son regard du spectacle un peu magique qui s'offrait à ses yeux.

– Ouiiiiii ! s'exclama Lucas. Ça va être une journée géniale !

– Ça va vraiment être une journée merveilleuse, reprit Nicolas en regardant Julie droit dans les yeux.

Et elle sut que dans sa bouche, c'était une promesse.

Harlequin HQN® est une marque déposée par Harlequin S.A.

Conception graphique : Frédérique DEVILLER

© 2013 Harlequin S.A.

ISBN 9782280300933

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85 boulevard Vincent Auriol – 75646 Paris Cedex 13

Service Lectrices – Tél. 01 45 82 47 47

www.harlequin-hqn.fr

Vous avez aimé ce livre ?

Découvrez sans attendre
le nouveau livre d'Angela Morelli

L'homme idéal (en mieux)



Un conte moderne, drôle et rafraîchissant !

Disponible dès le 16 Décembre sur :

www.harlequin-hqn.fr



Angéla MORELLI

Sous le gui

Quand Julie se retrouve coincée dans le hall de son immeuble, incapable de débloquer la serrure de sa boîte aux lettres où sont enfermés les cadeaux de Noël de ses enfants, c'est Nicolas, son nouveau voisin, qui vient à son secours. Une aide providentielle, qui la trouble infiniment. D'abord parce que, d'habitude, c'est son rôle d'aider les autres ! Mais surtout parce que Nicolas est terriblement séduisant, et qu'il éveille en elle des émotions qu'elle croyait disparues à jamais, depuis qu'elle a perdu son mari, trois ans plus tôt. Et comme, dans les jours qui suivent, elle ne cesse de penser à son mystérieux voisin, elle finit par décider de suivre son instinct et lui propose de passer le réveillon de Noël chez elle…

A propos de l'auteur

Passionnée par toutes les littératures, Angéla Morelli est à la fois professeur de lettres et traductrice de romances. Malgré cet emploi du temps bien chargé, elle parvient tout de même à trouver du temps – la nuit ! – pour se consacrer à l'écriture.

